

plus avoir de forme. C'était ma bouteille de cognac qui en souffrait. En effet, pour pouvoir digérer tant de carton mâché, il me fallait l'arroser violemment; et aussi, dès la fin du deuxième jour, ma bouteille était-elle évaporée et j'eus la renouveau à un prix fabuleux. Le côté moral de la question n'était guère plus réjouissant. Un homme qui voyage dans des conditions pareilles ne se fait pas d'amis; en effet, il est difficile de traiter les gens avec du saucisson, et quand on a fait plusieurs repas de cette victuaille compacte, on devient tellement farouche et avide de viande fraîche qu'on prendrait volontiers une bouchée de son voisin.

Donc, le saucisson est antipathique aux relations sociales.

(A continuer.)

A. BUIES

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

« La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.

E. HELLO.

(Suite.)

Sans doute on ne retrouve pas dans Homère cette pureté idéale, ce parfum de sainteté et d'innocence qui fait le charme incomparable de la famille des patriarches. Les mœurs des peuples chrétiens eux-mêmes n'en approchent pas toujours; mais au moins y retrouve-t-on la famille simple et naïve des anciens âges. Si déjà la volupté commence à ronger les peuples aux cœurs et si l'amour des richesses avec les vices qui l'accompagnent se glisse déjà dans la famille et la société; si ces mœurs sont rudes et souvent sauvages dans leur simplicité, du moins n'ont-elles pas encore le raffinement de la corruption.

La femme dans la famille homérique est déjà l'esclave de l'homme; mais la royauté de ses vertus lui mérite encore le respect des peuples. La tendresse de la mère surpasse son influence dans la famille; mais la fidélité conjugale assure à l'épouse l'amour et la vénération. Dans la famille telle que l'a conçue Homère l'épouse est plus respectée que la fille et la mère. Andromaque est plutôt l'épouse d'Hector que la mère d'Aspasia; Pénélope n'est pas la tendre mère de Télémaque, mais l'épouse irréprochable d'Ulysse.

Pénélope, fidèle à la foi conjugale encore vingt ans après le départ d'Ulysse, est un des plus beaux types de femme qu'ait connus l'antiquité païenne. C'est le type de la femme faite telle que l'a conçue le plus grand de ses poètes; mais c'est le type de l'épouse plutôt que celui de la mère. L'épouse dans Homère, s'assied aux festins à côté du roi et comme lui s'entretient avec les étrangers. Quelquefois même c'est elle qui exerce la douce royauté de la miséricorde en faveur des suppliants; comme Arété dans le palais d'Alcinous roi des Phéaciens—fille ou veuve la femme n'est plus que la première servante de l'homme; qui pourra donner sa main au plus offrant. Nausicaa, la fille d'Alcinous, ne parle pas dans les festins; mais c'est elle qui s'occupe d'aller au fleuve avec ses compagnes laver les vêtements de la famille du roi, tandis que sa mère, assise dans son palais, s'occupe à filer la pourpre. De même en l'absence d'Ulysse, Pénélope n'a pas sur son fils et sur sa maison autant d'influence que les serviteurs du roi. Mais sitôt qu'Ulysse sera de retour elle reprendra au foyer domestique la première place auprès du héros.

C'est le père qui est tout dans la famille antique. Ulysse est souverain dans sa famille comme dans Ithaque: on tremble devant lui dans son palais comme sur la place publique, et sa famille ne l'aime guère autrement que son peuple. Mais cette crainte est pleine de respect et d'amour. Si la majesté du roi vole par instant la tendresse du père, l'amour paternel à son tour adoucit la majesté du roi. Aucun poète de l'antiquité n'a égalé Homère dans la peinture de l'amour paternel. Priam, Hector, Ulysse sont d'immortelles créations autour desquelles se groupent toutes les affections de la famille antique.

C'est au milieu des honneurs de la guerre, aux portes d'une ville assiégée, à la veille du combat qui va décider du sort de Troie, qu'Homère nous montre la plus touchante de ces apparitions de la famille. L'*Odyssée* même n'a rien de comparable à ce sixième chant de l'*Illiade* plein des larmes et des derniers sourires de la famille d'Hector, et aux gémissements d'Andromaque sur son époux tué dans les combats et sur son fils orphelin. Toute la famille antique se retrouve encore dans le dixième chant de l'*Illiade*. Les mœurs simples et naïves, les larmes et les plaintes si naturelles d'Hécube, la douce majesté du vieillard et l'autorité paternelle de Priam, le deuil de cette royale famille, et au-dessus de tout l'héroïsme, l'amour paternel, ont fait de cette scène la plus émouvante de toute l'antiquité.

Ulysse est encore une touchante personnification de l'amour paternel; mais ici il a moins de tendresse. Le père se efface derrière le héros. Mais son amour pour sa mère et pour son père Laërte en fait une des plus belles personnifications de l'amour filial dans Homère. La plus belle de toutes, c'est Télémaque.

Il y a une chose à regretter dans ces touchantes peintures de la famille homérique: c'est que l'âme s'attendrisse souvent sans s'élever, parce que les sens y ont trop de place. On n'aime guère, par exemple, que pour faire reconnaître Ulysse à son fils et à son épouse, il répande sur sa tête une admirable beauté et le fasse paraître plus grand et plus majestueux, qu'il déroule sur les épaules du héros les boucles de ses cheveux semblables à la fleur de l'hyacinthe. Le poète s'occupe trop de la beauté sensible là où elle n'a rien à faire; son instinct voluptueux l'a trompé.

Le poète a chanté avec la même naïveté et la même vérité des affections moins pures et moins légitimes que celles de la famille.

Il a chanté aussi un autre sentiment qui n'appartient pas à la famille, mais qui s'en rapproche beaucoup, puis-que suivant le poète lui-même, « il n'est pas moins qu'un frère l'amî rempli de prudence. » Achille et Patrocle sont à peu près la seule personnification de l'amitié dans Homère. Pour peindre toute l'ardeur et la force de ce sentiment dans l'âme d'Achille, Homère lui fait préférer la vengeance de l'amitié à celle de l'orgueil et de la volupté blessés.

Le patriotisme respire dans Homère comme dans toute l'antiquité. C'est pour venger l'honneur de ses rois que la Grèce entière combat sous les murs de Troie. C'est sa patrie qu'Ulysse cherche avant tout. Il dédaigne le sceptre et des contrées fertiles pour revoir sa pauvre Ithaque avec ses rochers stériles. Il dédaigne même l'immortalité; car il ne peut rien voir de plus doux que sa patrie.

Mais quelle est cette patrie? Ce n'est encore qu'une extension de la famille, un petit royaume dont le souverain a une autorité toute paternelle, et dont tous les soins se partagent

entre la vie des champs, les festins, les jeux, l'éloquence et les combats. On y trouve déjà les trois éléments qui formeront plus tard en se transformant les sociétés grecques: l'aristocratie, le peuple et les esclaves.

Le roi règne sur d'autres rois, chacun tout-puissant dans ses domaines; et lui n'est tout-puissant que dans les siens: ailleurs il n'a que le premier rang. Il ne fait rien d'important sans consulter son conseil. Ce conseil se tient sur la place publique. Tous les puissants du peuple s'y rendent et rivalisent d'éloquence. Chacun peut ouvrir son avis; mais c'est au roi seul de rassembler, d'ouvrir et de dissiper le conseil.

Le conseil suit partout la Grèce, sur le champ de bataille comme dans ses foyers. Les rois seuls et les héros y prennent la parole; et quand les chefs ont parlé et décidé, le peuple se disperse et obéit sans rien dire. Tout se fait par les rois et pour les rois.

Les esclaves sont susceptibles de vertus. Ils ne sont encore ni des bêtes de somme, ni des choses, mais des serviteurs intelligents, et font presque partie de la famille. Dans l'*Odyssée* le pasteur Eumée, le vieillard Dalius avec sa famille, l'intendant et la nourrice, Euryclée, sont de touchantes personnifications de l'amour et de la fidélité des serviteurs pour leurs maîtres.

Homère qui vivait bien loin des lumières de notre siècle n'a pas aboli la mendicité. De son temps les mendiants de profession ne semblent pas avoir été en grande estime. C'est que la pauvreté n'était pas encore divine; que l'orgueil voluptueux du riche ne pouvait rien comprendre à l'humble grandeur du pauvre; et que ces mendiants peut-être ne montraient pas l'éclat de la vertu à travers leurs haillons.

Les mendiants que la violence des hommes ou des accidents funestes avaient réduits à la misère, étaient mieux accueillis. Ils étaient traités comme des hôtes, à la seule différence qu'on ne leur faisait pas toujours manger à la table du roi et qu'on ne leur donnait pas de si riches présents.

L'hospitalité est une des vertus les plus touchantes de la société homérique. On croyait les hôtes des envoyés de Jupiter, ou quelque Dieu voyageant au milieu des hommes pour éprouver leur justice et leur vertu. Aussi étaient-ils traités avec les plus grands égards. Quand l'étranger a été introduit dans la demeure et qu'il a pris place sur un siège, une servante vient laver ses mains; puis on dresse la table devant lui, et pendant qu'il apaise sa faim, tous ceux qui vivent familièrement dans le palais font des libations à Jupiter. Le repas fini, on invite l'étranger à conter son histoire; puis on lui dresse un lit sous le portique, où il repose jusqu'à l'aurore. Le lendemain il y a festin et réjouissance au palais en l'honneur de l'étranger. On l'invite au conseil des rois s'il a lieu, on lui demande son avis ou on lui offre de prendre part aux jeux. S'il désire ensuite retourner dans ses foyers, on l'y fait reconduire après l'avoir comblé de présents.

Cette hospitalité adoucissait les mœurs un peu dures et sauvages de ces temps primitifs. Car un hôte était pour toujours un ami, comme un parent qu'il n'était pas permis de combattre sans outrager les plus saintes lois. C'était avec les affections de la famille encore respectées ce qui tempérait la férocité de ces peuples que la civilisation n'avait pas encore amollis.

La religion en effet, telle que l'a conçue Homère, loin d'être un frein aux passions, ne faisait que les flatter et les exciter davantage. Les dieux d'Homère ne sont que les mauvais penchants de l'homme divinisés: Vénus, la luxure, Mars, la férocité, Mercure, la fourberie et la friponnerie, etc. Au-dessus de tous les dieux, la Fatalité détruisait toute notion de vice et de vertu en détruisant toute liberté humaine.

Les dieux d'Homère ne sont que des hommes avec la corruption et les nécessités de notre nature élevées à une sorte d'idéal. (C'est profaner le mot, mais j'en ai pas d'autre). Ils boivent, ils mangent, ils se fâchent, ils se querellent, s'injurient, se battent; ils sont trompeurs, cruels et voluptueux. Que pouvaient apprendre les peuples à une si belle école de tous les vices?

Aussi les hommes n'ont-ils aucun amour pour ces divinités. Ils ne peuvent aimer ce qu'ils ne peuvent estimer. Ils craignent et croient avec Aristote qu'il serait absurde de dire qu'on peut aimer Jupiter.

A bien examiner, il n'y a rien de plus absurde que de mêler sans cesse les dieux et les héros comme l'a fait Homère. Loin que ce soit un charme, dans l'*Illiade*, si c'est une beauté, comme on le dit toujours, c'est une des plus ennuyeuses beautés de son poème. Il n'en était pas ainsi des anciens sans doute. Pour eux toutes ces puérilités étaient des articles de foi. Ils pouvaient croire que Jupiter devait à tout instant rassembler son conseil dans l'Olympe, comme Agamemnon dans le camp des Grecs; que les dieux devaient s'injurier grossièrement comme les héros de leur temps, et descendre à tout instant au milieu des hommes pour les exciter au carnage ou à violer les serments et se mêler au combattant, au risque de se faire blesser par quelque héros et de remonter en pleurant dans l'Olympe.

Sans doute toutes ces absurdités s'expliquent bien par le temps où vivait Homère. Elles ne se justifient. Vouloir excuser des bévues d'un homme de génie par celles de son siècle, c'est soutenir qu'il n'a pu être supérieur à son temps. C'est excuser une faute par une simplicité inadmissible.

Quoi qu'il en soit, pour nous ces fictions n'ont guère d'intérêt, et nous aimerions davantage les héros d'Homère si un dieu ne leur aidait à chaque exploit.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que de pareilles absurdités révoltent si peu le lecteur. C'est qu'Homère a une foi robuste à tous ses dieux comme à tous ses héros.

C'est là le caractère distinctif d'Homère: la crédulité et la sincérité de l'enfance. Ernest Hello a très-bien dit: « Homère est un enfant immortel. » C'est un enfant qui chante dans une naïveté parfois sublime des héros enfants, des peuples enfants et des dieux enfants. Les deux poèmes sont des contes d'enfant avec des proportions gigantesques et des passages sublimes.

L'enfant est tout entier à la vie extérieure. Il marche en s'arrêtant partout et en admirant tout ce qu'il rencontre sans se demander où il va. Il regarde, il écoute, et il dit ce qu'il voit et ce qu'il entend, tel qu'il le voit et qu'il l'entend. Comme l'enfant, Homère réfléchit tout ce qui l'entoure sans penser qu'il est sublime. Il ne cherche pas à vous émouvoir ou à vous charmer; mais lui-même il est ému et sous le charme. Il s'arrête avec Ulysse pour regarder le jardin d'Alcinous avant d'entrer dans son palais et s'extasie devant le bouclier d'Achille.

Mais Homère n'est qu'un enfant. Demandez-lui où il va, ce qu'il fait sur la terre, à quel terme le conduit le chemin de la vie, il n'en sait rien; il n'y pense pas. Comme l'enfant, il ne

songe qu'à jouir du moment qui passe sans s'inquiéter du lendemain.

Rien de plus confus que les idées d'Homère sur la vie future, si toutefois il a des idées là-dessus. Le voyage d'Ulysse au pays des Cimmériens nous donne sans doute tout ce qu'il savait sur ce sujet, c'est-à-dire rien.

Après la mort un feu dévorant consume le corps et l'âme s'en vole légère comme un songe. Où va-t-elle? Il n'en dit rien. Seulement l'ombre d'Achille se montrant à Ulysse, lui dit: « Ne me console pas de ma mort; j'aimerais mieux, simple cultivateur, servir un pauvre homme, qui n'aurait qu'un petit bien, que de régner sur tous les morts. »

Si le bonheur n'est pas de l'autre côté de la tombe, où sera-t-il donc?—Homère le place en ce monde. « L'homme, dit-il, n'a pas de plus grande gloire en ce monde que celle qu'il peut acquérir par ses pieds et par ses mains. » Pour lui l'homme le plus heureux, c'est celui qui vit au milieu des richesses et de la puissance, et qui passe ses jours dans les festins, les jeux, les combats et les danses, le plus grand des peuples est le plus habile dans l'éloquence, les combats, les jeux et l'industrie. Hors de là il ne voit rien.

Ce qu'Homère admire, c'est la force et l'habileté, Achille et Ulysse. L'*Illiade* est l'apothéose des passions violentes, la colère, la vengeance, la bravoure féroce, la volupté et l'orgueil. L'*Odyssée* est l'éloge des passions plus douces et plus molles, de la prudence et des vertus domestiques.

L'*Illiade* chante la colère d'Achille contre Agamemnon. C'est une épopée guerrière, pleine de combats gigantesques. Si Homère a rabaisé ses dieux jusqu'à la taille des hommes, il a relevé ses héros jusqu'à celle des dieux.

On a prétendu qu'Homère était du parti des vaincus. Il est bien vrai que l'intérêt se porte davantage sur Hector et les Troyens; parce que l'insolence dans la victoire et l'orgueil dans la force nous touchent moins que l'humanité dans le courage et la grandeur d'âme dans la défaite. Il n'en était pas ainsi du poète adorateur de la force et de l'orgueil. S'il a donné à Hector tant de vertus touchantes, c'était pour l'abaisser ensuite aux pieds d'Achille et grandir ainsi la gloire de son héros. Mais le poète a manqué son but; car le contraste de l'humanité d'Hector avec la férocité d'Achille n'inspire aucun intérêt pour son héros. Le lecteur finit par croire que celui qui a vaincu est le moins digne de la victoire.

On a beaucoup vanté les batailles homériques. Celles où paraît Achille sont sans contredit pleines d'entrain. Les dix derniers chants de l'*Illiade* sont d'un intérêt toujours croissant. Jusque-là Homère a mis du feu et du mouvement dans ses batailles, mais elles paraissent bien longues et bien ennuyeuses, grâce à d'interminables répétitions de détails et à ces dialogues d'injures qui accompagnent toujours les combats de ses héros.

Le grand mérite de l'*Illiade*, c'est la simplicité du langage et du plan, et la fécondité de développements qui paraissent si rares dans un pareil sujet. Ce qui en fait la vie, c'est la peinture des passions humaines qui ne vieillissent pas.

Le grand charme de l'*Odyssée*, c'est le tableau simple et naïf de la famille et de la société primitive. Le plan en est plus compliqué que celui de l'*Illiade*, sans manquer de simplicité, et le langage presque toujours aussi simple. Il y a plus de descriptions de la vie des champs.

Homère comme tous les poètes grecs aime la nature. Il lui emprunte la plupart de ses comparaisons souvent d'une grâce charmante. La poésie pastorale n'a pas de plus belle composition chez les Grecs que la peinture de la vie champêtre dans l'*Odyssée*, lorsque le pasteur Eumée donne l'hospitalité à Ulysse sans le reconnaître. Mais comme tous les Grecs, Homère n'a vu dans la nature qu'un beau tableau. Il n'y a pas vu une leçon; il n'a pas entendu la parole que se disent les astres au milieu de la nuit en montant dans le ciel, que le flot répète au flot, que le brin d'herbe relit à la fleur et la fleur à l'oiseau. Homère, comme un enfant, ne voit partout que des images et jamais des idées.

Ernest Hello a remarqué que la poésie grecque n'est le plus souvent qu'un développement de l'épopée homérique. Sujets, idées, sentiments, les poètes tragiques lui ont tout emprunté. C'est toujours comme dans l'*Illiade* la Fatalité qui écrase l'homme, qu'il se nomme Prométhée, Olympe ou Phèdre, comme dans l'*Illiade* Achille qui représente le destin de qui il tient la victoire, harnais à ses pieds Hector et Priam.

Ainsi donc cette poésie la plus simple et la plus naïve de toutes les poésies profanes est à la fois la peinture la plus fidèle de la famille, de la société et de la religion de la Grèce héroïque, et la source de toutes la grande poésie grecque.

III

DE L'ÉPOPÉE ROMAINE.

Virgile n'est qu'un disciple d'Homère. C'est un imitateur. Il a reproduit en changeant les noms et les personnages l'*Illiade* et l'*Odyssée*. Les six premiers livres de l'*Énéide* sont un abrégé de l'*Illiade* et les six derniers un abrégé de l'*Odyssée*. Cet abrégé est plus long que les deux poèmes réunis.

Les deux poètes ont pris pour sujet des légendes nationales à peu près contemporaines. Homère s'est contenté de raconter et de chanter des événements merveilleux dont le souvenir encore récent remplissait l'imagination des peuples enfants. Il n'était que l'expression des enthousiasmes, des croyances et des passions d'une époque contemporaine, par son caractère, aux grands événements qu'il chantait. Virgile n'a pas seulement raconté, il n'a pas seulement chanté, il a composé d'après les souvenirs qui flottaient dans la mémoire de Rome une épopée qui reproduisit sous une forme antique et dans la légende des premiers âges toutes les aspirations et les idées de son temps.

Les deux poètes se sont inspirés des idées de leur temps et des légendes héroïques de leur nation. Mais le siècle d'Homère se confondait avec l'âge héroïque de la Grèce: aussi rien de plus naturel que l'*Illiade* et l'*Odyssée*. Virgile au contraire vivait à treize siècles des événements et des héros qu'il a chantés, au milieu de mœurs, d'idées et de passions différentes. Aussi son poème n'a ni le naturel, ni le charme d'Homère; la couleur en est trop moderne. Il ne nous laisse jamais perdre de vue la froide civilisation du siècle d'Auguste. Virgile était trop de son temps pour bien traiter son sujet. Ce qui fait le peu de vie qu'on sent battre encore dans l'*Énéide*, c'est l'expression des passions, des sentiments et des aspirations toutes modernes du siècle de Virgile.

Montréal, Juillet 1874.

A. DE ST. RÉAL.

(La suite au prochain numéro)